

Les seins de ma mère

Hélène Robitaille

Numéro 4, été 2004

Jean-Marc Fréchette

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2263ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robitaille, H. (2004). Les seins de ma mère. *Contre-jour*, (4), 27–35.

Les seins de ma mère

Hélène Robitaille

Elle avait des seins de porcelaine, et toujours un peu tristes ils étaient à cause de ce creux, tellement beau, juste en haut du mamelon. Je m'en souviens : qu'elle rie, joue du piano ou s'occupe avec grâce des rosiers que lui avait offerts son père ; qu'elle prenne un long bain chaud et moussant, en appuyant sa tête sur la baignoire et en laissant pendre au dehors ses longs bras blancs dans un geste puis une pose pleine d'abandon, pleine de jeunesse encore et d'une lassitude invitante, ses seins creux et doux n'en répandaient pas moins autour d'elle une étrange gravité, une étrange intimité avec les grands déserts, avec le manque. Avec la mort. Ma mère. Et ses seins tristes, menus comme les hirondelles.

Où est-elle passée à présent ? Qui donc chez les morts peut voir comme je les ai vus les grands morceaux de chair qu'il lui aurait fallu pour être ronde ? Les morceaux de chair dont j'ai contemplé l'absence sur les seins de ma mère. Durant toute mon enfance.

Où dort-elle, ma mère, ce soir ? Où a-t-elle dormi hier ? Dans une maisonnette de bois haut perchée, suspendue, le corps enfoui dans la paille neuve ? En plein fleuve, à même l'eau forte du fleuve, éparpillée soudain puis rassemblée soudain au coeur de l'eau froide, à son gré, à sa seule convenance désormais ? Le triste plaisir sauvage des morts, qui s'en vont dormir où ils le veulent, où ils ne se

sentent ni captifs ni trop aimés. Les morts qui passent et glissent, parce que tout leur plaisir triste est là : dans cet infini passage.

Je peux songer à ma mère morte ainsi sans relâche tant partout, partout, je retrouve la trace de ses maigres chairs ; tant, depuis l'enfance, la terre est devenue pour moi un endroit peuplé de chairs manquantes. Les seins de ma mère ont façonné mon beau regard. Il me semble ne bien voir en ce bas-monde que cela : l'absence des chairs, l'absence, partout.

Enfant pourtant, je ne rêvais que de grosses poitrines blanches et rondes, que de hanches larges et molles, que de bons rires gras et bienveillants. Car cela me rassurait beaucoup. Je m'émerveillais de tout ce qui était trop gros comme... comme de cette femme qui s'apprête à gravir l'escalier, là, tout en bas. Enfant, rien ne me calmait autant qu'une grosse femme qui parle fort, les mains sur ses hanches, qui éclate de rire ou simplement qui passe près de moi, près de mes os maigres et négligeables. Cette femme-là, que je vais croiser dans l'escalier de bois, m'aurait fait un bien énorme si je l'avais croisée au temps de ma maigre enfance.

Il y a un caillou dans ma sandale. Il en suffit d'un, médiocre mais le moindrement tranchant, pour que ma mère morte aux tristes seins s'éloigne un peu et fasse place aux vivants. Je dois m'asseoir, délayer ma sandale et enlever le caillou. Quel âge peut avoir la grosse femme qui monte en peinant comme un escargot ? Elle porte un fichu presque blanc. Sans très bien voir, sans pouvoir rien affirmer malgré l'envie que j'en aie, il me semble que ce sont de fins cheveux clairs qui sortent du fichu. Je souhaite ardemment qu'elle ressemble à une bonne Hollandaise. Je veux dire à une femme dont on est convaincu qu'elle pétrit chaque jour son pain, nourrit ses vingt poules et baratte son propre beurre. Une vraie femme, au sens très intime où je l'entends. Ce qui veut dire : une dont on ne remet pas en cause l'existence, l'existence avec son flot d'odeurs, de flétrissures, de lait, de rides. Une femme qui, au fil des années et des enfants, enfle comme une baleine et gifle ou borde ses enfants dans un seul et même geste grave. Et gras. Une femme qui, de son pas lourd, cadence chaque saison, chaque année, jusqu'à ce que survienne la mort. Et grâce à elle, la mort est moins imprévisible, moins inattendue. On l'a sentie venir puis sévir, à mesure qu'enflaient et s'amollissaient les chairs, à mesure que s'attendrissait enfin le visage, couvert de gris et de duvet.

L'air de la soirée est simple. Il est chargé d'odeurs simples comme celle à peine salée du fleuve et comme celle aussi des premières herbes du printemps. Il est secoué par les bourrasques. Mais ce sont de toutes petites bourrasques : elles ne menacent pas vraiment ce qui dans l'air est simple et doux, ce soir. J'aime beaucoup porter mes sandales en mai. Je sais qu'il ne fait pas encore assez chaud pour les tenues légères, mais qu'à cela ne tienne : j'aime que tout me pénètre quand je viens marcher sur la haute terrasse de bois qui surplombe le fleuve, surtout quand j'y viens en mai. Le moindre de mes pas me donne des frissons. Ma tête est sans chapeau, mes pieds vont nus dans mes sandales ouvertes, ma jupe s'envole souvent, elle se soulève par devant moi et derrière, au gré des souffles. Et ainsi il me semble que tout va arriver, enfin. Tout va m'arriver à moi, tant je suis offerte, tant plus rien ne me dissimule, tant rien ne me prive ni du vent, ni du froid, ni du fleuve, ni de la lumière, ni de la joie, ni des morts, ni des souvenirs, ni de tout ce qui n'est pas encore né au fond de moi.

J'emporte toujours dans mes promenades la vieille veste de laine de ma grand-mère. Cette veste-là passe ses hivers dans un grand coffre en bois d'érable. Quand la neige a fondu, j'ouvre le coffre et déplie la veste, ma vieille complice de mai. À chaque année, je retrouve dans la laine grise, et surtout là où on appuie nos aisselles, l'odeur de ma grand-mère qui est morte quand j'avais dix ans et dans cette veste. Ma grand-mère a très bien fait les choses du temps de son vivant. Elle menait fort bien sa barque. N'empêche : elle qui avait des seins à ne plus savoir quoi en faire, a complètement négligé d'en transmettre à sa fille, et à travers sa fille de m'en transmettre à moi. Je n'ai rien. Il n'y a rien, là, presque rien par devant moi. Aucune chair ronde, rien. À peine une petite butte dont on peut mordre la pointe si on en a envie, une pointe de chair rose qu'on peut pétrir comme un petit morceau de pâte et qu'on peut abîmer entre les doigts, à force de tirer dessus pour que la chair apparaisse. Pour que la chair survienne enfin.

Les quelques hommes qui ont eu accès à mes blancs trésors ont étreint des chairs absentes, ont étreint des os de neige entre leurs bras. Je n'ai rien aimé autant qu'être enveloppée par la chair chaude des hommes. Être ouverte comme on ouvre une huître : difficilement, avec une lame. Sentir que j'ai mal et qu'il me manque des chairs et que j'ai trop d'os, saillants, pointus, trop d'os et pas assez de chair pour accueillir un homme en moi. Et aimer cela, qu'un homme se risque quand même à jouir entre mes os coupants, là, au fin fond de mes entrailles

pointues, là, dans mon ventre d'os. Puis qu'il s'affaisse, se repose sur ma poitrine d'os. J'aime cela.

Mais cela n'arrive guère. Cela devient très rare, plus le temps passe. De moins en moins d'hommes m'observent puis viennent jouir en moi. Et leur chair me manque. Quant à l'idée qu'un seul homme s'arrête devant ma maison, franchisse mon seuil et n'ait envie que de moi, paquet d'os, que de moi nuit après nuit jusqu'à la mort lointaine, elle dépasse mon entendement de l'espoir.

J'en veux un peu à ma grand-mère d'avoir gardé pour elle ses grosses chairs heureuses et tendres. Et plus intimement, d'une manière plus cruciale, j'en veux à ma mère de n'en avoir pas voulu à la sienne, et d'avoir traversé sa vie avec volupté tout comme si elle avait eu de grosses chairs, elle qui n'en avait pas. Ma mère, je crois, aurait coupé sa propre chair si elle avait senti naître sur son corps les rondeurs de sa mère. Elle aimait la retenue de son corps, elle aimait voir le temps passer sur ses chairs comme s'il n'y passait pas. Et au-delà de tout, ma mère voyait dans ses chairs manquantes la clef d'un inépuisable désir : on aurait toujours envie d'elle, envie des chairs introuvées, inconnues qui flottent, là, autour d'elle. Ma mère était une eau dont on a toujours soif. Elle se moquait un peu des gros seins de sa mère, de ses rides et de sa vieille peau blanche, grise et bleue. Elle se moquait aussi de moi, de sa fille désertique. De moi que le manque blessait et blesse encore, et dont les chairs fondent au lieu de naître.

Je vais croiser ma brave Hollandaise. Elle arrive au sommet, me sourit. « Bonjour grosses joues, gros ventre essoufflé ! » : dommage de ne pas pouvoir l'aborder ainsi et lui dire à quoi elle me fait songer. Car je m'étais à peine trompée : cela, toute cette allure-là, éreintée mais cadencée, couverte de lourdes étoffes ; cela, avec son beau teint clair et ses joues rosées par l'effort, cela aux yeux tranquilles comme les yeux des doux moutons, cela ressemble à la belle laitière du tableau de Vermeer de Delft. C'est le tableau que je préfère entre tous, cela va de soi. L'homme qui l'a peint m'a devinée à travers les âges, moi, petite âme pétrie par le manque et toute tendue vers la rondeur. Il n'a pas peint que pour moi, bien sûr. Je ne traverse pas ma vie sur l'illusion qu'un grand peintre ait saisi le secret de ma plus inquiète solitude, puis imaginé avec ses pinceaux comment l'immortaliser. N'empêche : que de solitude en moi quand je m'asseyais devant la laitière avec mes grands yeux. Une vraie solitude d'enfant, avec des déserts à marcher pour s'y perdre, avec des oasis

surgies on ne sait comment, au beau milieu du sable ; une vraie solitude, à cause de cette peine constante au cœur et de cette lumière au loin dont on ne sait rien, dont on ne sait pas s'il s'agit de l'espoir et s'il faut avancer, ou s'il s'agit de la mort et qu'il faut avancer. Il y avait une reproduction du beau tableau chez ma grand-mère. Je m'asseyais devant, les bras serrés autour de mes petits genoux. Dans la pièce voisine, j'entendais rire ma grand-mère qui raclait de gros chaudrons avec une cuillère ou qui tranchait des échalotes. Rien ne me manquait, rien du tout : je le sentais dans mes petits os. Et en même temps, tout me manquait : je le sentais dans mes petits os.

La Hollandaise est venue s'asseoir sur le banc qu'il y a, en haut de l'escalier. Elle s'est assise à mes côtés. Nous sommes là, elle habillée et grosse comme un ours, et moi qui ne pèse pas plus lourd qu'un brin de paille, qu'une hirondelle, qu'un renard aux abois après le dur hiver. Je l'entends reprendre son souffle, lentement. Par petits coups de poitrine. Pourtant, l'escalier n'est pas si abrupt ni si long. Moi je fonce à toute allure dedans, été comme hiver, à la montée comme à la descente, j'y bondis comme une chèvre dans les montagnes ! Je suis maigre ! Mais elle, ce n'est pas une chèvre, oh non ! C'est presque un éléphant, c'est une vieille montagne arrondie. Ça va lentement, lentement, ça ne bondit pas. Mais à chaque fois que ça se repose dans mes alentours, ça fait renaître la joie dans mes cornes de chèvre, dans mes sabots de chèvre, dans mon poil de chèvre, dans mes pis et mon cœur de chèvre. Encore cette fois, la joie revient. Je ne sais pas trop d'où elle revient, mystère, mais elle revient : elle s'étire dans mon cœur et me donne envie de courir au fleuve. Devant le fleuve, je verrai ma mère s'extirper des vagues et de l'écume, s'avancer vers moi et toucher mes seins maigres en les bénissant. Puis elle s'en retournera au large, pleine de grâce, en me laissant derrière elle avec ma chair enfin bénie. J'appuie ma main sur l'épaule de ma Hollandaise, pour la saluer, et je me relève. Le ciel est devenu turquoise, tandis que l'eau ressemble à un long saphir : bientôt ce sera la nuit, la lune est levée depuis déjà longtemps et je vois briller quelques grosses étoiles. La dame s'est relevée elle aussi. Elle m'adresse un petit signe de tête, nous nous sourions l'une l'autre de nos sourires enfantins, puis elle s'éloigne dans la ville. Moi je descends l'escalier.

Je suis convoquée en bas des marches par toute mon enfance. Étrange qu'un même geste, toujours repris – descendre ces marches pour me rendre au fleuve –, puisse d'un soir à l'autre porter tant de choses en lui. Qu'un soir il porte

toute ma joie et le lendemain toute ma peine. Et que certains grands soirs, comme ce soir, il porte ma joie et ma peine en même temps. C'est étrange, mais quand même : je suis contente de m'en remettre entière à ma promenade au fleuve, de tout confier aux mains d'un seul et même grand geste qui vieillira et mourra avec moi, ce geste d'aller saluer le fleuve, presque chaque soir. J'aime beaucoup la pudeur, le secret des habitudes. Ce sont elles qui semblent le moins mystérieuses, mes habitudes. Alors qu'en fait elles cachent et cadencent mes plus beaux mystères. Je n'ai pas toujours l'envie ni la force de crier quand j'ai trop mal, ou de danser partout quand la joie me revient : à d'autres que moi, aux peintres, tiens, la grâce d'inventer un geste pour chaque mouvement du cœur, un geste si singulier qu'on ne pourra jamais le transformer en habitude. Moi je marche au bord du fleuve. Je suis pudique, je suis la fille de ma mère en cela.

À quoi pensait-elle, d'heure en heure, en taillant ses rosiers ? Je l'ignore. Et de saison en saison, derrière toute son élégance, sa fine élégance, à quoi songeait-elle ? De quoi son cœur en grand secret s'inquiétait-il si fort ? Je ne l'ai jamais su. Elle s'agenouillait par terre et souriait avec élégance. Elle dévoilait une épaule blanche au soleil, et l'ébauche d'un sein triste. Elle ne dédaignait pas qu'on la regarde, elle toute pâle parmi ses roses. Et tous l'observaient, rêveurs, tous étaient charmés par ce secret qu'elle retenait au fond de ses entrailles. Elle ne m'invitait pas auprès de ses roses, là où battait son cœur à l'abri de tout. Elle me maintenait à l'écart.

Le fleuve est beau, m'y voilà rendue. Que de force là, en bas du cap, dans l'eau. Plus mes saisons passent, plus le fleuve est beau. J'ai toujours cru intimement que je mourrais très tard, bien après mes cent ans. Mais en dépit de ce siècle qui me sépare de ma tombe, je n'y peux rien, je sens la mort s'avancer vers moi, toute en grâce. Et l'intimité de la mort et de la beauté, oh oui, c'est ce qui me chavire le plus sur cette terre, c'est ce qui fait que j'ai la gorge nouée chaque soir, ici même. Plus mon chemin avance, plus cette chose est claire : la grande beauté du monde avant que l'on meure.

Du bout de l'eau sombre me revient un étrange morceau d'enfance. C'est ma mère, immobile comme l'est une biche surprise dans les bois avant de s'enfuir. C'est ma mère, laissant un homme délicatement ouvrir la fine chemise de dentelle qu'elle porte. Ma mère, assise sur le lit blanc, son beau regard tout entier levé vers

l'homme. Elle sourit un peu, tandis qu'avec ses doigts, lui, debout, caresse lentement le plus triste de ses seins, le plus sauvage, celui qui est le plus petit. Ma mère est sur le point de s'offrir en tremblant.

Moi je suis sa fille de trente années passées, et je voudrais fuir sur le dos d'une vague et partir, mais ailleurs et surtout plus vers mon enfance. La faute à cette angoisse d'être encore abandonnée. Seulement ce n'est qu'un rêve, j'ai suffisamment marché dans ma vie pour le comprendre : cet ailleurs absout de toute trace d'enfance, il n'existe nulle part. Sauf si je me donnais la mort. Et je le pourrais. Enjamber l'élégante balustrade de fer forgé et me jeter dans la falaise, maintenant. Me sentir absolument délaissée, puis revoir une dernière fois l'étrange et beau regard bleu de ma mère, jusqu'à ce que mon corps et la roche du cap se rencontrent et me tuent. Mais je m'abstiendrai. Je suis humble devant la vie : je vais la laisser me traverser jusqu'à ce qu'elle ne me traverse plus, jusqu'à ce qu'elle me quitte de son plein gré et me laisse voyager seule sans entrave ni souvenir ni émoi. Je vais mourir simplement, en silence et dans très, très longtemps. Qu'il fait froid soudain. Je voudrais que quelqu'un soit là et me réchauffe. Qu'on écarte de mon chemin le désarroi et qu'on enserme mes pauvres épaules dans la laine.

– Maman ?

Avais-je dit d'une voix fluette, dans une autre vie il me semble, là-bas, au bout du fleuve, au bout du chemin où je ne peux plus revenir. – Maman ? J'avais gratté la porte de mes ongles d'enfant. Cela était doux avec ma mère : tôt le matin, je grattais à sa porte avec mes ongles. Elle se réveillait, je l'entendais descendre de son lit et elle s'agenouillait près de la porte. Elle grattait elle aussi, avec ses ongles. Nous parlions quelques instants, du bout de nos doigts. Puis elle m'ouvrait.

Mais ce jour-là, non, elle ne répondit pas. Et la porte était entrouverte. J'ai poussé dessus. Tout de suite, j'ai vu le beau visage de ma mère, clos à jamais, penché mais flottant sur la mer rouge. La baignoire blanche remplie d'eau rouge. Et ma mère, comme une anémone blanche, flottant, régnavant sur la mer rouge. J'ai retenu cela, j'ai obstinément voulu retenir cela : le raffinement des anémones, et des araignées qui patinent sur l'eau, le raffinement des tout petits bateaux sur la mer immense. Le visage de ma mère était d'une grande finesse quand je l'ai découvert là, en pleine eau. D'une grande tristesse aussi. L'immense beauté du chagrin est quelque chose de très poignant, je trouve.

Il aurait fallu qu'un homme très fort la découvre, et non pas moi, sa fille sans force. Il l'aurait découverte, petite fleur blanche, il l'aurait soulevée dans ses bras, ce que je n'ai pas fait ; il aurait vu le long couteau qu'elle avait de ses mains enfoncé dans son sein sauvage et l'aurait retiré de là, ce que je n'ai pas fait ; il aurait pu pleurer en serrant contre lui les seins de ma mère, ce que je n'ai pas fait. Moi je me suis avancée, silencieuse, et je n'ai pas touché ma mère mais je l'ai regardée trop longtemps. Jusqu'à ce que soudain, sa tête plonge vers l'eau et c'est comme si ma mère avait eu soif et s'était mise à boire. Alors je me suis recroquevillée. Je ne voyais plus que le haut de la baignoire, et plus rien de celle qui, dedans, buvait lentement la mer. Puis j'ai vu par terre un morceau de papier bleu ciel. Une petite phrase, c'est tout, écrite en bleu nuit, qui s'est mise à danser d'une danse insolente et vive au fond de moi, sitôt que je l'ai lue. Maintenant, je comprends bien cette phrase. Elle est toute simple. Depuis des années, je la comprends. Mais en pleine enfance, les mots dansaient en moi et autour de moi sans s'épuiser, faute à mon cœur qui ne les comprenait pas. « Ce fut un peu trop triste tout cela, tout cela. » Ce fut un peu trop triste tout cela, tout cela.

Je dis que je comprends, aujourd'hui. Mais cela danse encore, certains grands soirs.

On n'a pas voulu rester et vieillir dans mes alentours enfantins. S'attarder le long de mes jours. C'est bien pour cela que je m'attarde, moi, le long du fleuve, le long des passantes, des escaliers et des falaises, le long du grand ciel bleu que j'aime. Je traîne, je passe, je m'attarde. Je vieillis à petits pas. Je sens cela : tourner et s'engranger en moi les saisons. Et il est heureux de sentir ainsi passer le temps. Heureux d'apprendre avec les saisons qu'en dépit de tout, l'enfance s'éloigne et s'en vient la mort. Il est heureux que la vie soit simple, la mienne en tout cas. Ce que j'entends par là, par cette simplicité de ma vie, c'est un grand désert. Rien de trop. Rien que l'essentiel. Dans ma vie, il y a mes os, mon enfance, ma mort, et cette promenade au bord du fleuve que je fais tous les soirs, dès que la neige a fondu et jusqu'à ce qu'elle revienne à nouveau et me cloître dans ma petite maison. Ma vie est pure, elle ressemble au sel : elle est infiniment précieuse.

Il est l'heure de rentrer. Qu'aillent se perdre au loin les morts, au creux de l'eau, des bois et des châteaux les plus noirs, et que rentrent au bercail les vivants. Mon logis, mon lit, mon coffre et ma fenêtre. Je rentre chez moi. Je quitte le fleuve et retourne à mon escalier.

Je vois en haut des marches une petite vieille qui s'apprête à le descendre. Je la connais un peu : je la croise dans la ville, à l'occasion. Je me suis attachée à elle avec les années. C'est ma sœur en quelque sorte : femme de peu de seins. Et puis, elle sent les vieux ancêtres, la poussière, les vieux tissus avec leurs très vieilles sueurs prises dedans. Moi aussi, je sens cela. Pas autant qu'elle, il va sans dire. Mais quand même, certains grands soirs, je sens le vieux passé à plein nez.

La vieille agrippe la rampe à deux mains pour descendre. Elle prend grand soin de ne pas trébucher : elle sait qu'elle ne s'en remettrait pas, que ce serait la fin de son histoire, la fin de ses allées et venues dans la ville. On irait l'enterrer. Un jour, je ne l'aurai plus vue dans la ville depuis longtemps et je me dirai : ça y est, elle est déjà enterrée quelque part, j'ignore où. Et je deviendrai comme elle avec le temps : une vieille femme sans seins, à l'histoire incertaine, au passé indéchiffrable. Je croise ma petite vieille dans les marches, je me colle à l'une des rampes pour lui laisser toute la place. Elle a encore beaucoup de cheveux pour son âge, ce qui est bien, ce qui rend hommage à sa grande vigueur passée.

Quand je serai devenue fragile, et que mon pauvre escalier sera devenu pour ma carcasse une rude épreuve, une folle audace, quand aucun homme, aucun, ne m'aura plus désirée depuis longtemps, quand mon enfance et les seins de ma mère appartiendront à une très vieille époque, à un très vieux pays que peu à peu et malgré moi j'aurai oublié, je crois que je verrai le fleuve et la lumière qui l'inonde mieux encore que je les vois aujourd'hui. Parce qu'alors j'aurai abandonné mes souvenirs dans l'eau. Abandonné ma mère au fond de l'eau. Et ce geste d'abandon cruel, je ne l'aurai pas accompli cruellement, d'un seul grand coup, oh non. Car je suis tendre et j'aurai mis toute ma vie à l'accomplir lentement.

Et quand je serai vieille, je sais que j'aurai les yeux ouverts dans mon escalier pour accueillir ma commère la mort. Elle aura mon allure à moi : une longue femme maigre et voûtée aux magnifiques yeux bleus, buveurs de lumière ; une chèvre rabougrie, certes, mais élégante. Elle aimera comme moi les longues promenades solitaires dans la ville et au bord du fleuve. Elle ne sera pas trop bavarde, elle ne me bousculera pas trop non plus. Un jour, je remonterai mon petit escalier pour la dernière fois. Je serai nostalgique. Quel chagrin, quand même, de quitter ma longue vie de promenades silencieuses, et de la quitter sans trop savoir pourquoi je dois la quitter. En haut des marches, sur le banc de bois, je la verrai très bien qui m'attend, ma petite commère la mort.